

Nathalie Hermine

Le verbe se fit chair

*Les personnages et péripéties de cette nouvelle,
même s'ils s'inspirent partiellement d'une
réalité restituée telle quelle ou transformée,
demeurent fictifs.*

*Vendredi 11 mai 2012. Paris, musée du quai Branly,
Théâtre Claude Lévi-Strauss, colloque « L'archéologie de
l'esclavage colonial ».*

Le badge indiquait : Tahina Bellon, La Réunion. Au centre de l'auditorium, deux micros à sa disposition, la jeune femme remonta machinalement ses lunettes. Tout était sous contrôle. Une robe rouge aux manches mi-longues flattait sa peau brune. Elle avait relevé ses cheveux en chignon. Le trajet en taxi lui avait permis de chausser des escarpins que le métro lui aurait interdits.

La voix un peu ténue, mais sûre d'elle face à l'assemblée qui avait pris place sur les longs bancs de bois, dans les gradins. Des archéologues, des historiens, des esprits curieux. Elle se recueillit quelques secondes puis, contre toute attente, donna lecture d'un poème.

Chanson IX

*Une mère traînait sur le rivage sa fille unique, pour la
vendre aux blancs.*

*Ô ma mère ! ton sein m'a portée ; je suis le premier fruit
de tes amours : qu'ai-je fait pour mériter l'esclavage ? J'ai
soulagé ta vieillesse ; pour toi j'ai cultivé la terre ; pour
toi j'ai cueilli des fruits ; pour toi j'ai fait la guerre aux
poissons du fleuve ; je t'ai garantie de la froidure ; je t'ai
portée durant la chaleur sous des ombrages parfumés ;
je veillais sur ton sommeil, et j'écartais de ton visage les
insectes importuns. Ô ma mère, que deviendras-tu sans*

Ma plus grande douleur sera de ne pouvoir te secourir

moi ? L'argent que tu vas recevoir ne te donnera pas une autre fille ; tu périras dans la misère, et ma plus grande douleur sera de ne pouvoir te secourir.

Ô ma mère ! ne vends point ta fille unique.

Prières infructueuses ! Elle fut vendue, chargée de fers, conduite sur le vaisseau, et elle quitta pour jamais la chère et douce patrie.¹

On eut l'impression que des sanglots assourdissaient sa voix mais déjà, mettant fin à une introduction peu orthodoxe, elle exposa. Une carte de l'île occupait l'écran, derrière elle : son relief, ses trois cirques. Sa gratitude exprimée – remerciements d'avoir été invitée et honneur d'être là parmi eux – elle remonta le temps.

Le 25 février 2007, raconta-t-elle, le cyclone Gamède s'était abattu sur La Réunion, obligeant les huit cent mille habitants à se cloîtrer chez eux, à l'étroit dans leur appartement ou leur maison, au milieu du mobilier d'extérieur et des plantes qu'il avait fallu retirer des balcons.

– Au début, Gamède a été un cyclone parmi d'autres, assurait-elle.

Pendant que la radio égrenait ses traditionnels conseils – faire bouillir l'eau du robinet avant de la consommer, ne pas toucher le fil électrique tombé dans la cour – bougies et bouteilles d'eau attendaient. Les maisons sous tôle craignaient pour leurs frères parois et leur toiture. Les maisons en dur savaient qu'une explosion de baie vitrée n'arrivait pas qu'aux voisines.

– Le Réunionnais aime son cyclone, continua Tahina Bellon. C'est un spectacle auquel il aime assister, au moins une fois par an. On espère que le mauvais temps ne fera pas trop de victimes, mais on savoure ces journées où...

Ne voulant pas prolonger son silence, elle précipita la fin de sa phrase.

– ...Ces journées où tout s'arrête.

Pendant qu'elle tournait la page de son fascicule, le reproche

¹ Évariste de Parny, né en 1753 à Saint-Paul (La Réunion), mort en 1814 à Paris. Auteur des *Chansons Madécasses* (1787).

cogna dans sa tête. Quelle idée de parler de ses compatriotes comme de sauvages qui s'abreuvent du malheur des autres. Se mettait-elle à la place des épouses dont le mari était emporté par un torrent coupant la route ? Ignorait-elle le désespoir de l'enfant attendant un père ou un grand-père qui ne revenait pas ? Des pêcheurs s'étant attardés en mer. Un éleveur parti récupérer son troupeau de cabris et poussé par le vent dans un ravin.

Elle eut soudain tellement honte que ses jambes s'alourdirent, comme si le propos déplacé se promenait dans son corps, pesant sur les muscles de ses membres inférieurs. Elle ajusta sa robe, souleva doucement un pied puis l'autre. Cela valait bien la peine de s'être apprêtée avec autant de soin pour laisser sortir de sa bouche une ineptie qui refroidissait la salle et la faisait passer pour une sans-cœur.

Ou une écervelée.

Vite, terminer l'évocation de ce fichu cyclone. À trop vouloir faire de son caillou natal un lieu à nul autre pareil, où les cyclones étaient chéris pour leur puissance dévastatrice, elle ne réussirait qu'à passer pour un VRP vendant un exotisme bon marché. Une île où la nature se montrait plus féroce qu'ailleurs, les habitants se prenant pour les champions d'une fatalité acceptée avec joie et philosophie. Leurs cyclones exceptionnels, ils les attendaient chaque année. L'un d'eux venait, assurément. Quand il repartait, ils se targuaient de...

De quoi ? D'être des héros ? D'avoir les cyclones les plus meurtriers du monde ?

C'était aussi incongru qu'inexact.

La poignée de la porte grinça doucement. Vêtu d'un sweat irlandais sombre, Luc glissa dans la demi-pénombre. Ils n'étaient pas montés à Paris ensemble, habitués à vivre chacun à son rythme. Luc Berman, doctorant, aspirait à se spécialiser dans l'archéologie du handicap. Il maniait la pelle avec plus d'assurance que d'autres. Il fallait le voir dégager le squelette, palper les os, commencer à les étudier, formuler des hypothèses tactiles qu'il attendait de confirmer.

Souvent, ils travaillaient ensemble. Du moins s'installaient-ils tous deux à l'ordinateur, dans la chambre blanche et beige. Tahina faisait courir nerveusement ses doigts sur le clavier. Luc caressait sa nuque, se penchait pour l'aider à canaliser son empressement. C'était une sensualité qu'il aimait bien et qui ne déconcentrait pas la jeune femme dans ses investigations.

Tahina Bellon se concentra sur ses feuilles et sauta quelques phrases. Inutile de préciser que des feuilles de tôles s'étaient s'envolées et que, comme d'habitude, les radiers avaient disparu sous la coulée des eaux. Elle effaça les troncs d'arbres ayant barré de nombreuses routes. Telle une divinité pressée de passer à autre chose, elle répara d'un souffle les fougères ayant perdu leurs frondes à cause des vents forts, elle détourna l'eau tentée de creuser des sillons au milieu des champs de canne en emportant quantité de terre.

Allez, ouste, adieu cyclone, assez dit de bêtises pour aujourd'hui. Elle n'était pas là pour verser dans le sensationnel.

Restait l'essentiel. Le cimetière marin de Saint-Paul avait subi, impuissant, le déchaînement de Gamède. La langue de sable noir qui le séparait de la mer avait fondu. L'eau s'était infiltrée. Celle qui venait du ciel et celle qui montait de la mer. Des milliards de gouttes, sans discontinuer. Une armée de minuscules créatures courant partout, dans un claquement fou. Unies aux vents forts et provenant d'une mer énorme, des vagues hautes avaient écrasé tout ce qu'elles avaient pu. Dans les larges allées, cela avait ruisselé, débordé.

Une partie du mur d'enceinte avait cédé. Certaines tombes s'étaient affaissées, un caveau familial avait chaviré.

Le royaume des morts avait perdu la paix.

Souffrance et scandale aussi à l'extérieur du cimetière, où des os furent brutalement ramenés des profondeurs de la terre. Ce qu'on appela pudiquement des ossements humains. Batterie de langues géantes, la houle cogna et creusa. Remua et bouleversa, jusqu'à former dans le sable une coupe quasi verticale d'où s'exhibaient les ossements. Soit en désordre, soit encore liés les

uns aux autres. L'océan Indien avait extrait des entrailles Saint-Pauloises ces vestiges humains qu'il laissa à l'air, sur le sable.

Au vu et au su de tous. Cadavres, dépouilles, os, reliques, restes. Vienne voir qui voulait.

S'interrompant quelques secondes, la jeune femme s'interrogea puis se rassura. Sans doute un mouvement nerveux, comme ceux qui font parfois palpiter votre main ou tressauter votre paupière. Vous n'êtes plus maître de votre corps mais cela dure si peu que vous ne cédez pas à la panique. Elle parvint à surmonter le petit tremblement des lèvres qui venait de la surprendre. Le frisson la parcourut et s'en alla. Le Monstre retournait s'assoupir. Il avait perdu en vigueur au fil des mois. Elle l'avait enfoui très loin. Tellement refoulé que rien ni personne ne pourrait le déloger de là.

Ayant campé le décor de cyclone et de houle, elle parla enfin du métier. Du 15 au 24 juin 2011, archéologues, historiens et étudiants avaient réalisé un diagnostic archéologique¹. À l'écran, une vue aérienne du site au bord de l'océan, puis un cratère mouvant de sable. On la vit, elle, puis un autre archéologue, du sable collé sur la jambe, casquette sur la tête et pinceau à la main. Elle encore, toujours le pinceau à la main, l'autre retenant son chapeau. La photo suivante montrait cinq archéologues ou étudiants, jambes nues ou couvertes, des sacs remplis d'instruments, des seaux, une bouteille d'eau.

Parmi eux, trois squelettes. Ou alors, eux tous parmi les trois squelettes.

Une campagne de fouilles classique, de 8 heures 30 à 17 heures. Une heure pour déjeuner tous ensemble dans un restaurant tout proche. Encadrés par le responsable d'opération, des étudiants se virent confier le nettoyage du terrain, les fouilles fines, l'élaboration de fiches, la responsabilité d'un secteur de fouilles. Quel que fût son rôle, chacun recherchait des réponses. Qui donc étaient ces gens enterrés là, ces restes humains que le cyclone Gamède avait révélés au grand jour ?

1 *Saint-Paul Réunion Cimetière Marin diagnostic archéologique juin 2011* Ville de Saint-Paul Ministère de la culture et de la communication, Dac-OI, DRASSM.

Une ambiance bon enfant, une campagne de fouilles comme les autres. Cependant, dans cette île où *fourmis i marche sous la terre, de moune i connaît*¹, informations et rumeurs circulaient très vite. La discrétion qui présidait à la tenue d'un chantier de fouilles allait devoir résister aux battages et aux attroupements.

Avant de débiter véritablement, l'équipe avait tracé des rectangles et les avait délimités par du fil à plomb. Très vite, le damier fut agréable à regarder. Un premier piquet puis un deuxième, tendre la ficelle et continuer de manière à obtenir un carré puis plusieurs. Respectueux des consignes du topographe, les archéologues avaient quadrillé la surface de leur site. Tartes de l'enfance, sur lesquelles les mères déposent délicatement un quadrillage de bandes de pâte brisée.

Le métier d'archéologue usait le corps mais Tahina Bellon avait pour elle la force de l'âge. Du moment qu'elle portait son chapeau aux larges bords, rien de grave ne pouvait survenir. Élégant accessoire, touche gracieuse dans une campagne de fouilles où le sable laissait à peine le loisir de se salir. Les températures étaient chaudes encore pour la saison. Ce n'était plus l'été mais, dans l'ouest de l'île, côte sous le vent, la demi-mesure thermique n'existait pas.

Brûlant sable noir. Celui de Saint-Paul comme celui de L'Étang-Salé. *I pouak*². Cependant, tôt le matin, il n'y avait pas besoin de gants. À elle le plaisir du charnel et l'émotion de côtoyer des personnes enterrées là jadis. Ses mains allaient et venaient autour de son premier squelette, plénitude qu'elle ne pouvait confier à personne, ni dans l'instant présent ni plus tard. Remuer patiemment la terre, à l'épreuve de sa résistance physique. Coup au cœur lorsque enfin paraissait l'objet, récompense du temps passé à y croire de tous ses muscles. Travail rigoureux et exigence scientifique : ils avaient fouillé, lu, recoupé, fixé. Et œuvré pour une mémoire douloureuse.

Il avait existé deux cimetières. Celui que tout le monde connaissait, prisé par les touristes, et, à côté mais au-dessous du

1 Si les fourmis marchent sous la terre, les gens le savent.

2 Ça brûle.

sol, un autre, inconnu. Une extension de l'officiel. À l'intérieur du cimetière marin, des Blancs et des Libres. À l'extérieur, sur un espace sableux en bordure de mer, des esclaves. Des documents du début du XIX^e siècle l'attestaient.

Une fois surmontée sa peur de décevoir, sa détermination n'avait souffert d'aucun revers. Pas de morbide, rien de violent ni de scandaleux. Au contraire, dévoiler cette humanité-là dans ce qu'elle avait de sacré. La mort elle-même ne l'intéressait guère. Les morts, eux, oui. Leur position et le contenu des sépultures, si contenu il y avait, menaient vers une culture, un ensemble de pensées et de croyances, de mesures et de peurs, de joies et d'espoirs. Vers une humanité semblable et différente à la fois, vers des ancêtres que la langue créole ne savait nommer.

Pas besoin d'être continûment présente sur l'île pour deviner ce qui s'était dit lorsque le cyclone était parti après avoir mis les squelettes sens dessus dessous. La terre était ronde, la parole humaine en faisait vite le tour. Être née dans ce petit pays la connectait *ad vitam æternam* à la parole qui en émergeait. Entre goguenardise et scepticisme, certains s'étaient gaussés de voir des fouilles archéologiques entreprises à La Réunion. D'autres avaient crié au sacrilège. Pourquoi ne pas laisser ces morts reposer en paix ? Et la malédiction ? Très vite, les langues s'étaient mises en mouvement. Esclaves ou pas esclaves ? On parla d'épidémies. Qui pouvait assurer que les fouilles n'allaient pas faire réapparaître le germe de la peste ? On évoqua des pirates, des naufrages. Ou encore des condamnés à mort pas dignes d'être enterrés avec les honnêtes gens.

Née en ce pays, elle n'avait pas voulu être historienne. Faire partie de ceux qui font ou défont le passé l'avait effrayée. Elle préférait fouiller.

Sept sondages les deux premiers jours. Dans cinq d'entre eux, on avait trouvé des sépultures ; on en avait fait un relevé soigneux, précis, via le dessin et la photographie. Avant tout, observer la façon dont les squelettes étaient déposés. Ensuite établir – si possible – la chronologie des inhumations, pour

enfin étudier les contenants, les mobiliers éventuels. Ce qui donnait une idée des pratiques et des rituels.

Les six autres jours avaient été consacrés à la mise à jour des sépultures. Les corps étaient étendus suivant un axe nord-est/sud-ouest, enfermés dans des cercueils dont la forme était identifiable grâce aux quelques pièces de bois retrouvées et au relevé en plan des clous. Toutefois, certains défunts avaient été inhumés en pleine terre. Presque tous avaient la tête tournée vers l'ouest et la face dirigée vers le sud (ce qui amena à supposer une intervention sur le corps lors de la descente dans la fosse), les mains posées sur le thorax ou plus bas. Le sable, s'infiltrant très rapidement dans les tombes et exerçant une pression sur les corps, avait figé les statures. Essentiellement des adultes jeunes, très jeunes même peut-être, hommes et femmes.

Les fouilles fines – pinceaux et truelles – s'étaient heurtées à un obstacle redoutable : ce même sable, fin, humide. Les filaires étaient sous cape. On avait toujours attendu d'eux qu'ils fixent le sable de cette zone littorale. Ils avaient rempli leur mission de gardiens du temple au-delà de toute espérance. Gardant le sable et le reste. Au-delà d'une heure, le sondage s'effondrait. L'équipe avait beau enlever le sable encore et encore, l'emprise de fouille se réduisait comme peau de chagrin.

Sable insaisissable. C'était une épreuve d'humilité, une course contre le temps. Le matin du 22 juin, deux jours avant la fin de la campagne, elle avait senti venir le découragement. Et si le sable s'avérait plus fort qu'eux ? Elle fouillait alors le squelette d'une jeune adulte, s'approchant du crâne et dégageant la mâchoire au pinceau. Un travail de fourmi, les genoux dans la terre. Sur un signe d'Alain, elle s'interrompit, recula de quelques pas. Le photographe immortalisa les deux êtres, la jeune femme émergeant du sable et elle-même. Elle espérait que son envie d'être avec sa jeune compagne se verrait sur la photo.

La tournée de biscuits secs avait duré une dizaine de minutes. Ensuite, on s'était ensablé à nouveau. Soudain, stop ! Sous son pinceau à elle, le cri d'une trouvaille, une aubaine qu'elle ne pouvait laisser passer. Une chance, que la moindre imprudence risquait d'anéantir à tout jamais. Elle venait de

dégager plusieurs dents mutilées, taillées en forme de pointe, une incisive retrouvée seule et quatre incisives limées.

Tout le monde avait le cœur battant, l'esprit bouleversé par des questions, des suppositions : une esclave venant d'Afrique ? À ce stade de la fouille, des mutilations dentaires retrouvées sur un seul squelette ne pouvaient permettre d'affirmer que le site était, dans son intégralité, un cimetière d'esclaves. Mais la découverte donnait sens aux heures passées à s'accroupir dans le sable chaud.

Tâtant machinalement sa poche, elle n'y trouva pas son appareil photo. Elle l'avait laissé dans sa voiture, sous un arbre, de l'autre côté de l'allée. Vite sortie du rectangle, elle parcourut le chemin ombragé en courant comme une dératée. Sonnés, les membres du groupe s'agrippaient au bras du voisin pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas, puis ils s'éparpillèrent, cédant à la première tentation qui traversa leur esprit.

Alain, le responsable d'opération, s'efforçait de garder les curieux à bonne distance. Puis tout continua. Les remous de l'océan et la vie citadine à quelques encablures, marché forain et trafic sur la route des Tamarins. Le sable qui n'en finissait pas de s'en aller. Le ciel bleu et le doux soleil bénissant la trouvaille.

Zot l'a trouve à nous, astèr écoute à nous. Oublie pas nous, oublie pas chemin. Magine à nous, pioche dans nout' main, i faut nous obéit la cloche. La houle l'a tire à nous dan' sab', l'a mêt' à nous en l'air. Nous-mêmes le sab', mais laisse à nous artourne dans la mer. A nous-mêmes de moune debout 'comme filaos¹.

Le moment de transporter le squelette était arrivé, quelques nuages avaient obscurci le ciel. Lunettes de soleil posées sur ses cheveux blonds coupés très court, Alain avait vérifié l'état des troupes. Ce n'était pas tous les jours qu'on faisait une telle avancée. Pour autant, l'enthousiasme ne devait pas nuire à la science.

1 Puisque vous avez trouvé nos corps, vous pouvez entendre nos voix. Souvenez-vous de nous, vous qui foulez ce bord de mer. Imaginez-nous, munis d'une pioche et soumis aux ordres de la cloche. La houle nous a exhibés. Vous palpez notre humilité mais nous ne voulons que retourner à l'océan. C'est notre façon à nous d'être hommes.

Peu après 17 heures, ils avaient tous deux pris place dans le fourgon qu'on leur avait dépêché. Le squelette était attendu dans un laboratoire de restauration à Bordeaux, après une escale à Saint-Denis. Plus tard, les ossements furent rendus à la terre. Mémoire fuyante mais dignement retenue. Du sous-sol fouillé au sol foulé. Au-dessous, la couleur pâle des squelettes dormant dans le sable noir. Au-dessus, la verte pelouse, le bleu du ciel et de la mer. Le mémorial fut inauguré le 20 décembre¹. Une stèle blanche se tenait désormais droite et fière.

Maintenant qu'elle avait tout dit, le Monstre remonta à la surface. Son Loch Ness à elle. Un vrai, pas une terreur de pacotille dont l'évocation agrémentait les soirées trop calmes. Face à un auditoire médusé et embarrassé, elle expira bruyamment. L'air sortait de sa bouche dans un chuintement disgracieux. Quelques-uns crurent à une drôlerie, une autre fantaisie après le poème. D'autres regardèrent dehors, vers le théâtre de verdure. Tous durent cependant se rendre à l'évidence : la jeune conférencière pleurait, la bouche tordue de douleur. Ses sanglots, de longs bruits de gorge charriant l'angoisse, semblaient creuser une fosse dans laquelle elle s'enfonçait. Sa tête tournait tellement qu'elle se sentait aspirée par une mare débordante, un lac furieux, un fleuve effrayant qu'elle seule voyait. Une eau qui tournoyait sous ses pieds. On vit alors un jeune homme vêtu d'un sweat irlandais quitter un gradin du haut et s'approcher. Il voulut la prendre par le bras pour l'emmener à l'extérieur, lui épargner la peine de publier son chagrin. On n'entendait pas ce qu'il lui murmurait mais on supposait que marcher un peu lui ferait du bien. Viens avec moi, suggéra-t-il. Nous marcherons le long de l'avenue, sous les arbres. Elle s'appuierait sur son bras, la déambulation se terminerait par quelques étirements. Son corps devait apprendre à se débarrasser de ce qui le ligotait.

1 Jour de commémoration de l'abolition de l'esclavage à La Réunion

Une seule série d'exercices ne suffirait pas mais la priorité était, en cet instant, de commencer à restaurer le mécanisme.

Suis-moi, insista-t-il.

Tout en l'implorant, il faisait le tri dans ses idées. Un bain tiède ? Impossible dans l'immédiat. Un massage, alors ? Oui, voilà. La séance s'interrompt, je t'emmène, tu te détends, un massage de tes bras et de tes jambes, et tu iras mieux.

Ne garde pas cela en toi. Tu ne peux pas, tu ne dois pas.

Tahina, cependant, refusa à voix basse, rassérénée après un verre d'eau. C'était seulement son émotion, aucune barrière de l'intolérable n'avait été franchie. Le savoir ne souffrait pas : dernière intervenante de l'après-midi, elle ne réduisait le temps de parole d'aucun collègue. Tout juste empiétait-elle sur le début de soirée de ceux qui voulaient bien recueillir son récit.

Elle aurait pu s'accrocher au pupitre, elle préféra déambuler dans le parterre. Elle demanda une pause pour pouvoir enlever ses escarpins. Elle avait des chaussures de rechange dans son grand cabas, moins élégantes mais plus confortables. Le matin, elle avait eu la sagesse de ne pas se dire que tout irait comme sur des roulettes, heureusement qu'elle avait cru à l'anicroche. Rapetissée mais rassurée par le contact de ses pieds sur le parquet froid, elle remarqua un nouveau venu, en haut des gradins. Surpris puis ému, l'interprète avait quitté sa cabine pour traduire les mots de l'intervenante en sa présence même. Pas le choix de toute façon, Tahina avait délaissé le micro. Ce fut alors un récit à deux voix, en direct, sans le truchement d'oreillettes. La voix du jeune homme avait changé. Moins impersonnelle, plus basse pour ne pas gêner l'oratrice, elle se faisait douce mélodie pour accompagner une douleur en attente de réconfort.

Beaucoup de Réunionnais s'intéressent aux sépultures, expliqua-t-elle. Ils venaient nous voir, posaient des questions. Parfois, ils nous encourageaient. Du moment que l'humain était respecté, ils voulaient bien. Mais certains nous demandaient de laisser les morts reposer en paix. Bien sûr on a expliqué, mais cela n'a pas suffi, alors on a négocié. Impossible d'autoriser les visiteurs à circuler entre les tranchées, des mouvements de sable

auraient emporté ce qu'on avait réussi à dégager. En revanche, on a accepté une prière pour les morts un peu plus loin.

Luc s'était installé au premier rang. Il la suivait des yeux, les mains croisées. Les autres archéologues écoutaient. Ceux spécialisés dans l'archéologie funéraire comprenaient mieux que les autres. Ce n'était pas une question de cyclone. Sur l'île, la communion avec les morts était une intimité ordinaire. Les morts se visitaient, et pas seulement le 1^{er} novembre, ils étaient l'autre univers.

Avant tout, savoir où étaient enterrés les siens. Cimetière du Port, dans la poussière de l'ouest. Celui de Sainte-Suzanne, que longeait la grande route. Celui de Sainte-Rose, près du port. Cimetière marin de Saint-Paul. Et ceux de Saint-Denis. Le cimetière de l'Est, au bord de la mer. Un endroit où l'on pouvait courir, se promener, regarder les avions au ventre plein de touristes ou d'enfants revenant au pays. Celui de Sainte-Clotilde, tout près de maisons qui veillaient. Et celui de Prima, au Chaudron, un peu à l'écart de la zone commerciale. Le dernier, le plus moderne, avec chapelle et crématorium. Des endroits où vous pouviez appeler, si vous aviez besoin d'informations. Quelqu'un décrochait le téléphone et répondait à vos questions. Les morts n'étaient pas seuls.

Le chemin menant aux dernières demeures ne s'oubliait jamais. Des souvenirs y étaient gravés ou tentaient de s'y accrocher. Ce qu'on avait ressenti, ce jour-là, en repartant vers sa voiture garée tout près. L'angoisse qui avait étreint votre cœur, cet autre jour, alors que, petite fourmi du cortège funéraire, vous suiviez ce corbillard au goût de tombe. Vous vous demandiez comment vous alliez pouvoir le vivre, ce moment où votre être cher allait sortir pour toujours de votre champ de vision. Bien sûr, il ou elle n'était plus visible depuis cet instant où, à la maison, il avait fallu fermer le cercueil. Cela avait été le premier moment terrible. Ou le deuxième, cela dépendait. Pour certains, la déchirure se produisait lorsque la vie de l'être cher s'en allait. La scission entre l'avant et l'après se situait là. Pour d'autres, le bouleversement, c'était cette effroyable fermeture du cercueil.

Jusqu'alors, il ou elle était encore là. Plus vivant, mais sous vos yeux. Ce sarcophage que l'on fermait, c'était le début de la fin.

Dans le cortège funéraire, vous appréhendiez cette autre fatalité. La terre allait embrasser le coffret de bois et vous priver à jamais de ses paroles, de ses regards, de ses gestes. Et vous aviez dû l'accepter, malgré l'arrachement qui menaçait de broyer votre cœur. Pleurez, cela fait du bien.

Connaître, donc, leur ultime ancrage. Mais pas seulement. De longue date, vous aviez été préparé à garder le contact, à venir déposer des fleurs que le vent salé assècherait dès que vous auriez tourné le dos. À caresser la pierre tombale. À nettoyer la petite plaque métallique fixée à la croix. À la décaper même, pour que le nom apparaisse bien. En fin d'année, en ce mois d'octobre où, normalement, vous n'aviez plus d'impôts à payer, vous vous acquittiez de ce que vos parents avaient assumé avant vous. Vous retiriez quelques billets au distributeur et vous alliez les remettre à l'homme ou à la femme qui entretenait votre tombe toute l'année. Arroser les fleurs et surveiller le vieillissement des vases.

Il n'y avait pas de rendez-vous. Vous arriviez au cimetière, tentant votre chance. Mais, oh, rares étaient les fois où vous ne le ou la trouviez pas ! En même temps que les billets – toujours paiement en espèces – vous laissiez une feuille d'agenda usagé sur laquelle vous aviez écrit votre numéro de téléphone à la maison. Ou un morceau de journal. Reconduction tacite d'un contrat inexistant. Le monsieur ou la dame devait pouvoir vous joindre en cas de nécessité grave. Après le passage d'un cyclone, par exemple. On ne savait jamais.

Tahina Bellon connaissait la mort à La Réunion. Quelques semaines avant de venir à Saint-Paul, elle avait perdu son grand-père. D'abord, la vie du patriarche n'avait tenu qu'à un fil. Il se trouvait déjà dans une zone cotonneuse où son âme se délitait. Encore un peu là, mais à peine. Une lueur intermittente dans le regard mais de moins en moins de vie dans le corps. Le cœur avait continué à battre, à l'affût de ce qui allait provoquer l'arrêt général de la machine.

Le râle avait duré toute la nuit. La mort était venue, repartie, sans savoir ce qu'elle voulait. Lorsque z'étoile quatre heures avait brillé dans le ciel, Ariste Bellon s'en était allé.

Elle n'était pas arrivée la première à Bourg-Murat, mais elle avait été la seule à qui Philippe, son père, avait raconté la dernière toilette. Le fils avait transformé la dépouille de son père en un prêt-à-partir non pas rutilant, mais propre. Ayant compris que c'était fini, Grand-Mère Noëline s'était retirée, laissant à Philippe le soin de faire la toilette de son père. Laver l'enveloppe corporelle alors que l'âme avait rejoint son Créateur, le plus grand hommage qu'un vivant puisse rendre à celui qui le précède dans les ravins de la mort.

Le mort plus important que la mort.

Elle connaissait la mort, mais uniquement celle des siens. Elle n'avait jamais appris à se considérer comme la dépositaire d'ombres et d'esprits sans lien charnel avec elle.

Comment réaliser des fouilles archéologiques quand des veilleurs agrippés aux barrières de sécurité vous soupçonnent ?

Rares étaient les journées tranquilles, poursuivit-elle. Non pas que les visiteurs fussent agressifs ou envahissants. Mais, entre l'impossibilité de retenir le sable et la nécessité de rassurer ceux qui exigeaient de veiller sur les corps, la pression ne s'atténuait qu'en fin de journée, une fois les tranchées désertées.

Elle croyait savoir ce qu'était la mort à La Réunion. Ce qu'elle ne savait pas n'avait pas tardé à lui sauter à la figure.

Deux vigiles avaient été recrutés, ils surveillaient le chantier entre la fin de l'après-midi et le lendemain matin.

Elle s'arrêta et essaya d'avoir un regard extérieur sur elle-même, s'imaginant quelque part, en haut, en bas ou à côté, en train de s'observer. Elle aurait aimé cette impression d'être en dehors d'elle, de se découvrir autrement. Ce devait être cela, la plénitude : sortir de soi pour pouvoir mieux y revenir. Son regard s'éleva du premier rang jusqu'au dernier : personne n'avait

quitté la salle, son récit était attendu. Si elle s'était écoutée, elle aurait franchi la porte, suivi le couloir sombre, passé l'étage inférieur, pour se retrouver au rez-de-chaussée. Il n'y aurait plus alors eu que quelques marches d'escalier, la porte vitrée, la rue, et elle aurait été libre. Cela paraissait long, c'était tentant.

C'était la première fois qu'elle témoignait publiquement.

– Le 23 juin, nous n'étions plus que deux sur le chantier, le responsable des fouilles et moi. On ne l'a pas vu arriver. Il a dû faire un bruit, on s'est retourné. On était... On regardait la mer, dos aux tranchées.

Le chantier était interdit au public mais l'intrus – un Créole d'une quarantaine d'années ou un début de cinquantaine, les yeux exorbités, les cheveux raides, d'un noir de jais, ne semblait douter de rien.

Une femme, deux hommes, un sabre, un tapis qui attendait. Et des ossements qui n'avaient rien demandé à personne. Dans la tête du téméraire, le film était déjà tourné. Un squelette au nom de tous les autres. Par l'action d'une volonté surnaturelle, l'un des deux archéologues devait se saisir des os, tous ensemble ou l'un après l'autre, et les déposer tranquillement sur le tapis qu'il aurait ensuite refermé telle une enveloppe mortuaire. Pour lui, ce n'était pas un vol. Sordide, affligeant, dramatique : rien de tout cela, dans son esprit.

Il comptait transporter le squelette dans une *soubique*, pour un hommage funéraire. Mais aurait-il pu le reconstituer avant de l'enterrer ?

Une main se leva.

– *Soubique*... ? Tu nous expliques ?

Le tutoiement fit sourire Tahina. Elle avait discuté la veille avec ce collègue venu d'une université africaine, ils s'étaient amusés à enregistrer puis à écouter leur conversation. Il trouvait son français mâtiné d'un je ne sais quoi, malgré des mots d'un usage standard. Tu as un accent, avait-il fredonné. Elle avait ri : aucun filtre ne débarrassait son français d'une intonation, d'un chant créole.

Elle expliqua *soubique* puis revint aux ossements.

– Nous avons expliqué, parlementé. Il était hors de question de lui confier un squelette qui n'était ni sa propriété, ni la nôtre. Nous ne voulions pas non plus perdre un matériau historique précieux.

Un flash éclata dans sa tête. L'arrivée de deux voisins, un jeune garçon qui s'était pris de passion pour l'archéologie et sa grande sœur, avait causé la retraite de l'importun. Le lendemain, on avait retrouvé un corps disloqué dans une ravine de Saint-Gilles. Après l'enterrement, les proches de l'homme étaient venus déposer des offrandes sur le lieu même des fouilles, une fois l'équipe partie. Dans une *soubique*, des fruits, du manioc, du rhum, pour les défunts que la houle avait malmenés.

Nuit noire sur Paris. Au bord de la Seine, dont les noctambules troublaient l'obscur repos, le musée du quai Branly dormait, longue passerelle sur pilotis. Le colloque avait suspendu sa parole, les archéologues s'étaient retirés et dispersés. Le soir venu, dans une brasserie de la Porte Dorée, ils formèrent une joyeuse tablée au centre de laquelle certains déposèrent discrètement un petit verre de liqueur et une coupelle de fruits secs.